

1488. b. 20

LA
NOUVELLE
THERÈSE,
OU
LA PROTESTANTE
PHILOSOPHE.
HISTOIRE SÉRIEUSE
ET GALANTE.

NOV 1860



IN PROTESTANT

PHILOSOPHY

MISTAKE REFINED

ST. CALANIS

LA
NOUVELLE
THERÈSE,
OU
LA PROTESTANTE
PHILOSOPHE.
HISTOIRE SÉRIEUSE & GALANTE.

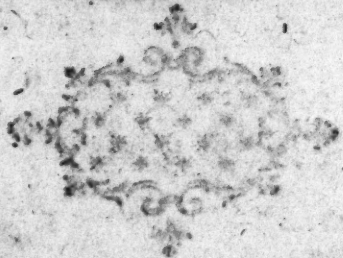


A LONDRES,
De l'Imprimerie de JEAN DESBORDES,
près Witheal.

M. DCC. LXXIV.

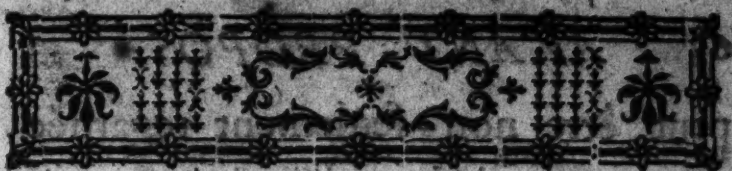
LA
 NOUVELLE
 THÉRIE,
 OU
 L'ART DE PROTÉGER

PHILIPPE
 HISTOIRE DE LA



A LONDRES,
 De l'imprimerie de Jean Dussan,
 près Wicheal.

M. DC. LXXIV.



AVANT-PROPOS.

ON ne sera peut-être pas moins surpris du ton de morale qui regne dans cet Ouvrage, que de la licence avec laquelle certains endroits sont écrits.

Personne n'ignore que l'âge de la jeunesse est l'âge du délire, & que c'est précisément le temps, pour peu que notre constitution annonce du tempérament, où l'on s'abandonne avec plaisir au néant de l'indolence & aux fatigues de la volupté.

C'est en vain que je voudrois me déguiser qu'une peinture trop exacte

6 AVANT-PROPOS.

peut être non-seulement regardée comme un défaut d'équité , mais que c'est encore mal édifier le Public, que d'oser secouer ouvertement le joug de la pudeur.

J'aurois pu , je le fais , ne pas tant bleffer la modestie , en broyant moins mes couleurs dans le narré de mes aventures ; mais si les charmes de l'amour se sont fait sentir à mon cœur d'une manière trop vive , pourquoi me feroit-on un crime de les exprimer de même ?

Quant aux sages réflexions qui se trouvent semées dans cet écrit , ou plutôt ce recueil d'anecdotes galantes , il ne sera pas difficile d'en deviner la cause. Les personnes ver-



AVANT-PROPOS. 7

ées dans l'histoire du cœur humain,
comprendront sans peine que c'est
le propre des filles du monde, de
donner dans la morale, lorsqu'elles
sont revenues de la bagatelle.

AN INT-PROPOS


Le grand intérêt de ce projet
est de donner une idée plus exacte
des progrès des sciences du monde
et de leur état actuel. Les sciences
ont fait de grands progrès, mais
il reste encore beaucoup à faire.





LA
NOUVELLE
THÉRÈSE,
OU
LA PROTESTANTE
PHILOSOPHE.

CHAPITRE PREMIER.

 N E Ville maritime de France ,
& des plus commerçantes de
l'Europe , fut le lieu qui me
vit naître. Le soin de mes pre-
mieres années a été confié à une de mes
tantes , qu'une forte inclination , pour la

A

vie champêtre , avoit dégoûtée du grand monde. Je n'ajouterai rien à la bonté de son caractère : je suis trop convaincue de l'insuffisance de ma plume , pour entreprendre son éloge. Qu'il me fût seulement d'avancer , que les illusions de l'amour-propre & de la vanité , ne répandirent jamais dans son ame leur funeste poison ; qu'étant formée , dès son bas âge , à l'école de la vertu , elle ne s'étoit repdue recommandable que par l'austérité de ses mœurs. Je dois même avouer , à ma honte , que son esprit souple & doux , ses manieres civiles & humaines , n'eussent pas peu contribué à polir mon éducation , si , moins esclave des plaisirs , je me fusse montrée moins avide de leur sensualité.

Quoique ma tante fût encore dans la saison de plaire , & qu'on ne pût la regarder sans sentir des desirs , elle aima mieux , cependant , couler en paix ses jours dans son



Château de R . . . , à quelques lieues de N . . . , que de mourir d'ennui dans ces cercles frivoles , où fatigué de son loisir on en fatigue les autres ; où ceux qui les composent , n'étaient , le plus souvent , que des brillantes inutilités , & parlent sans cesse de leur ridicule magnificence.

Mes parens , je le dis à leur gloire , sans avoir joué dans le monde un rôle distingué , furent toujours se mériter l'estime & la bienveillance du Peuple , soit par leurs largesses , soit par leurs bontés. J'ajouterai même qu'ils étoient accueillis des Grands d'une manière peu commune ; chose assez rare , parce que l'envie regarde toujours la prospérité avec un œil de jalousie , & que le mérite s'efforce d'éclipser le mérite.

C'est à mes ayeul & bisayeul , que je suis redevable du bien être dont je jouis aujourd'hui. Ces deux Nestor , étoient en si grande vénération dans le lieu de leur

réfidence, qu'on ne prononçoit jamais leur nom sans un tendre respect : ils étoient riches, c'est tout dire ; avec cette différence, qu'ils ne durent point à la bassesse leur brillante fortune, & que, bien loin de se servir du droit qu'elle donne, droit qui ne rend insolens que les gens parvenus, ils la soutinrent, au contraire, & sans orgueil, & sans fierté.

Mon pere ; qu'une longue expérience de malheurs avoit rendu Philosophe, dès le printemps de son âge, malheurs différens de ceux de la privation des dons de Plutus, il en étoit comblé, j'en ai déjà fait mention ; mon pere, dis-je, s'étoit accoutumé de bonne heure, à ranger dans la même classe, subordination à part, & l'Esclave, & le Roi. Les qualités qui tirent leur essence de l'éclat, j'entends parler de celles qui frappent au premier coup d'œil, n'étoient point de son goût. Simple dans ses mœurs, il

n'eût pas été propre à jouer le rôle de Courtisan : à leur exemple , il n'avoit garde d'en imposer par le faste des titres , encore moins par la pompe de l'appareil. Vrai dans ses discours , il eût regardé comme un crime d'altérer la vérité , bien persuadé que , pour se montrer , elle n'a pas besoin de fard , & qu'un tableau qui n'emprunte rien de la fiction , est préférable , sans doute , à ces vains simulacres qui doivent tout au ciseau & rien à la Nature. Nourri de la lecture des Anciens , qu'il préféreroit au dire fastidieux de nos prétendus Doctes , il ne se laissa jamais séduire par la manie du bel esprit. Instruit par l'expérience , il ne pouvoit ignorer que c'est un vain titre qui n'est fait que pour les Sots.

A tant de qualités , qui formoient non-seulement la base du caractère de mon pere , mais qui le distinguoient encore de la foule commune , je joindrai celle d'un cœur trop

tendre , pour ne pas s'occuper des sentimens les plus profonds. Doué d'un entendement sain , il ne pouvoit se dissimuler que tous les hommes sont freres , principalement lorsqu'ils sont unis par la sagesse. Je dois lui rendre justice, cette premiere vertu , puisée dans la Nature , & fortifiée par la raison , étoit gravée dans son ame en caracteres ineffaçables.

Voilà sans doute un beau portrait , me diront quelques Critiques; il n'est pas chargé d'ombres , & il n'appartenoit qu'à Thérèse d'en saisir ainsi la ressemblance. Mais, sans me mettre en peine du langage ironique de ces Messieurs , je soutiens , moi , qu'un tel portrait étoit celui de mon pere ; que c'étoit véritablement un Sage , dont les mœurs n'avoient rien d'analogue à celles de mon siecle. Je soutiens qu'il n'étoit jamais si satisfait , que lorsqu'il pouvoit trouver l'occasion de se signaler par des bienfaits. Je sou-

tiens qu'il suivoit scrupuleusement les Loix , lorsqu'elles étoient humaines ; qu'il aimoit & révéroit son Dieu , mais ne le craignoit pas. Plein de respect & de vénération pour un Etre souverainement bon , il se l'est toujours représenté comme un pere dont la tendresse est infinie ; toujours prêt à pardonner à ses enfans , & jamais armé de la foudre , comme le peignent nos obscurs Cénobites. En un mot , les trois points sur lesquels il étayoit sa religion , étoient la vérité , la justice & l'humanité.

Gens d'Eglise , appuis mercénaires de la Doctrine chrétienne , vous flatteriez - vous d'égalér en sentimens le plus tendre des peres ? Il y a long-temps que vous m'avez appris à vous connoître. L'étude particulière que je me suis faite de votre caractère & de vos mœurs , n'offre un champ que trop vaste à mes justes réflexions. Vous avez beau vous couvrir du manteau de l'hypocrisie ,

vos mysteres percent toujours , & vos vertus apparentes ne sont au fond que des vices effectifs.

Ma mere , qui avoit encore toutes les graces de la jeunesse , au déclin même de ses jours , joignoit aux charmes d'une figure aimable , ce qu'on appelle un esprit juste , un bon naturel & un cœur par excellence. Compatissante sans orgueil , le bien qu'elle aimoit à faire , étoit moins dans le fond de sa bourse qu'au dedans de son cœur. Plus d'une famille indigeante , s'est souvent ressentie de ses libéralités ! A combien de malheureux , n'a-t-elle pas fermé la porte aux crimes , en les soulageant dans leurs besoins !

Est-ce de vous femmes dévotes , vous qui vous faites gloire d'une fausse piété , que la tendre humanité doit espérer des secours ? Non : le Dieu que vous servez , est le Dieu de l'intérêt. Le Ciel vous fit un cœur ;
il

il vous donna même des entrailles , & vous rougissez de vous montrer telles que vous devriez être , charitables & sensibles,

Il est aisé de comprendre qu'avec des qualités aussi rares & un tempérament décidé pour les plaisirs , celle qui me donna l'être , ne manquoit pas d'Adorateurs. A quelques défauts près , elle eût été un modele de sagesse , un exemple de vertu ; mais quand on a reçu du Ciel une ame faite pour desirer sans cesse & pour jouir toujours , le moyen de ne pas céder aux impulsions de la Nature ?

Qu'une fille , qui a du tempérament , qui veut contrefaire la Vestale , ou se donner pour une Lucrece , joue , à mon avis , un triste personnage : elle peut bien satisfaire à son orgueil , mais jamais à ses sens. Le même raisonnement peut aussi s'appliquer aux femmes ; il y en a de tout genre : j'en connois qui affectent d'avoir sur la

Nature un empire absolu , mais qui dans le tête-à-tête , sont les plus sensuelles. Te étoit , à peu près , le caractère de ma mère. S'il lui arrivoit d'interroger quelquefois son cœur , elle ne pouvoit le faire , sans appeler le plaisir. Le plus souvent , elle folâtroit avec lui ; c'étoit sa passion dominante : aussi , avec quelle vivacité ne se prêta-t-elle pas aux traits que lui porta le fils de Vénus !

De tous les concurrens qui soupiroient pour ses beaux yeux , un jeune Financier , très-dispos , vigoureux & de bonne mine , étoit le mieux traité. Ce nouvel Athlete , se rendoit souvent chez ma mère , à la faveur de la nuit ; & tandis que mon pere étoit , à cent lieues de son épouse , au service de son Prince , car j'avois oublié de dire qu'il remplissoit un poste honorable dans un Régiment de Cavalerie , le favori du cœur goûtoit , dans les bras de son Hélène & sous la sauve-garde de l'amour , des

plaisirs trop bien apprêtés , pour ne pas partir de la main des délices.

Monsieur le Financier étoit un homme galant , qui n'ayant des yeux que pour le beau Sexe , se plaisoit à jouer avec les roses de Cypris, Ma mere étoit une Déesse charmante , qui chérissoit le beau fruit , & qui savoit encore mieux en exprimer la liqueur.

En voilà , je crois , assez , pour donner une idée succinte des Auteurs de mes jours ? Que me serviroit de remonter à l'origine de mes Ancêtres ? Il ne doit pas entrer dans mon plan de faire ici ma généalogie ; des semblables détails ne seroient qu'un jeu frivole. Je me suis proposée d'écrire seulement mon histoire ; voilà tout, J'entre en matiere.

Il n'est point de sorte d'attitudes , comme on verra dans la suite , que je n'aye mis en usage , point de goûts que je n'aye épuisé

sés , pour me procurer des sensations capables d'affecter mon ame ; disons mieux , pour m'abîmer , s'il étoit possible , dans un Océan de délices.

Qui le croiroit ! Ce fut dans un Couvent de Religieuses , aux environs de N . . . que me furent dictées les premières leçons de la débauche. Novice encore dans l'Art de la Galanterie , devois-je m'attendre à faire l'apprentissage du vice dans une Maison sacrée !

Peres & meres , si j'ai un conseil à vous donner , c'est de laisser ignorer à vos filles ces Repaires affreux , qui cachent , sous le nom de Cloître , parlons net , sous le masque de la Religion , mille basses maximes ; où la morale qu'on y prêche , vient toujours se briser sous le choc des passions ; où la peine & le vice sont à jamais inséparables ; où l'on ne connoît enfin que la haine & l'esclavage. Pour bien juger des

Cloîtres, il faut les avoir fréquentés, il faut avoir vu, comme moi, pour apprendre à mépriser le culte insensé qu'on y pratique.

Si j'étois encore dans l'âge des folies amoureuses, & qu'il fût en mon pouvoir de donner à mon Prince, soit des garçons, soit des filles, à Dieu ne plaise que je prisse jamais le soin dangereux de leur inspirer le goût du Couvent. Cet abus, ou plutôt ce vice consacré par la mode, & qu'on croit inséparable de la bonne éducation, est, à mon avis, le comble du délire; c'est le dernier degré de la dépravation.

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je pense aux momeries de nos Anti-Vestales. Avec quel air de modestie, de vénération & de sagesse, ne les voit-on pas fléchir les genoux devant la Mere Abbessé, qu'elles encensent comme une Idole. Il n'est point jusqu'à la moindre des Novices, qui ne soit obligée de lui rendre un hommage sincère,

& qui, pour cet effet, ne se pare des atours recherchés d'une dévotion scrupuleuse. A en juger par la modestie de ces monstres femelles, on diroit qu'elles brûlent d'un feu toujours divin ; mais, si j'ai bien deviné, le Ciel est dans leurs yeux, & l'Enfer dans leurs cœurs.

Que pensez-vous de mon raisonnement, graves Théologiens ? vous qui savez si bien traduire les idées sublimes de la morale chrétienne ? vous qui dogmatisez à votre fantaisie, qui parlez de tout, & qui ne décidez de rien ? vous, enfin, qui faites souvent rougir vos Ouailles au fond d'un Confessionnal, & où le plaisir d'une imagination échauffée, a sans doute plus de part, dans vos questions indécentes, que l'envie salutaire de les réconcilier avec Dieu ?

Ne vous déchaînez pas contre ma morale, Ministres du Très-haut ; elle n'est pas bien édifiante, je m'attends à ce repro-

T H É R È S E.

23

che : je demeure même comme surprise , de ce que vous ne m'avez pas déjà taxée d'Impie sans principes, d'Esprit fort par air, de Philosophe sans raisonnement. Il est vrai que mon Sexe n'a pas droit d'aspirer , comme vous , aux honneurs du Doctorat ; mais si la raison nous est commune , vous en convenez vous-mêmes , pourquoi me feriez-vous un crime , & d'apprécier , & de juger ?

Dites-moi, vous qui vous connoissez dans le physique de l'amour , par quelle étrange fatalité, que je ne puis comprendre, mes muscles , mes tendres muscles , aux approches de ce Sexe charmant , qui possède l'Art enchanteur de nous faire passer de l'état de fille à celui de femme , étoient-ils sans résistance ? Pourquoi cette vie molle & licencieuse ? Pourquoi ces desirs illimités, ces passions immodérées, ces penchans sans mesure , en un mot, cette entière dé-

pravation dans tous mes sens ? Est - ce faute d'éducation , ou faute de principes ? . . . Je vous entends. . . La solution n'est pas aisée , & les difficultés vous arrêtent. J'insiste pourtant à croire que des pareils sentimens ne peuvent dépendre ni de l'un ni de l'autre ; qu'ils sont innés dans certains Individus ; autorisés , conséquemment , par l'Ouvrier de la Nature , parce qu'il ne peut ni ne doit être sujet à l'erreur.

Quelques Censeurs atrabilaires , m'objecteront peut-être que j'ai pour moi la raison , & qu'il est absolument nécessaire que je l'appelle à mon secours. A cela je réponds qu'elle est sourde à ma voix , & qu'elle ne peut rien contre ma propre foiblesse.



CHAPITRE II.

CE n'est pas assez d'avoir fait mention , dans mon premier Chapitre , que c'étoit dans un Couvent de Religieuses , aux environs de . . . , que me furent dictées les premières leçons de la débauche. Ce n'est pas assez de m'être déchaînée contre les Cloîtres , & d'avoir prétendu qu'ils étoient moins un asyle sacré qu'un écueil dangereux , où la vertu de mon Sexe vient toujours faire naufrage. Les hommes , comme on sait , ne sont pas si faciles à persuader. Ceux que la raison dirige , n'aiment à juger que par comparaisons ; encore , s'en trouve-t-il dans le nombre , qui sont du sentiment de Socrate , & qui soutiennent , peut-être avec justice , que le doute est le commencement de la sagesse.

C

Je conviens , & je crois en effet , qu'il existe sur la terre des Génies malins , qui , toujours riches en couleurs préparées , possèdent , on ne peut pas mieux , le degré des nuances. Les uns nous montrent les vices sous le masque des vertus ; les autres nous cachent le venin sous les fleurs qu'ils présentent ; les autres , enfin , savent se faire un rempart contre l'invraisemblance. Mais il fut de tout temps une exception à la règle , & ce que j'ai avancé jusqu'à présent de la meilleure foi du monde , je suis en état de le soutenir de même. La suite de mon histoire en donnera des preuves si frappantes , qu'il sera aisé de s'appercevoir que , pour donner du poids à mes assertions , je n'ai pas eu besoin de recourir à l'imposture.

Je laisse aux ames basses , l'art indigne de la feinte & du déguisement. Un motif bien différent des manœuvres de la ruse , celui de la vérité , dirigera toujours ma

plume. Il faut rougir , sans-doute , d'oser persuader le Genre-humain avec le secours du mensonge ; mais on ne doit jamais rougir de l'éclairer sur ses devoirs , sur-tout quand on lui montre le sentier peu battu qui conduit au bonheur.

Puisque je suis en train de moraliser , il me vient une réflexion, qui ne sera peut-être pas hors de propos , & à laquelle , si je ne me trompe , le petit nombre des gens sensés donnera son suffrage,

Je voudrois que le Peuple , cette classe si méprisable dans l'esprit des Grands , & si révérée aux yeux du Sage , fût instruit de maniere à pouvoir toujours démêler les charmes de la vérité, des nuages de l'erreur, principalement en matiere de religion. Je voudrois ; dis-je , que dans les malheureuses Provinces où l'on exerce plusieurs Cultes , il y eût autant de Temples élevés à la tolérance , & qu'on ne fût pas obligé

de se cacher , pour célébrer les merveilles du Roi de la Nature.

Quel grand service ne rendroit-on pas à l'espece humaine , si l'on pouvoit parvenir à lui deffiler les yeux. Alors la Terre ne seroit plus couverte de Crimes : on ignore-roit peut-être jusqu'au nom de Vice ; on regarderait l'ineptie comme la mere des injustices , & cessant d'être victimes des erreurs les plus grossieres , nous cesserions d'être en proye aux préjugés les plus barbares. Pour peu qu'on veuille se donner la peine de fouiller dans l'histoire , & de réfléchir sur le genre des malheurs qu'ont éprouvés successivement différentes Nations , il sera facile de comprendre qu'ils ne doivent leur cause qu'à ces deux premiers tyrans , *l'Erreur & les Préjugés*,

Ici je m'arrête : je ne faisois pas attention que je dois ennuyer par mes raisonnemens , & que le Lecteur impatient n'exige que des

faits. J'obéis ; c'est ainsi que je débute.

Après la mort de ce que j'avois de plus cher au monde, je veux parler de mes pere & mere, que j'eux le malheur de perdre à l'âge de dix-sept ans, il fut décidé, sans consulter mon inclination, que je serois confinée dans une de ces Maisons consacrées à la Pénitence, sous le spécieux prétexte de garantir mon ame des flammes dévorantes, parce que, disoit-on, le Culte que je rendois au Créateur n'étoit pas le vrai Culte... Mais avant d'entrer dans le détail des aventures singulieres qui devoient m'arriver dans le Cloître, il est essentiel que je mette au fait mes Lecteurs des motifs intéressés qui pouvoient donner lieu à ma retraite.

A peine avoit-on rendu les derniers honneurs de la sépulture aux Auteurs de mes jours, que me trouvant au pouvoir du Tuteur qui m'avoit été nommé, c'étoit mon Oncle germain, il étoit de mon devoir, en

qualité de fille bien née, de me conformer à ses vues. Persuadée d'ailleurs, qu'il étoit incapable de me tromper, unis par le sang & l'amitié, comme nous étions, je croyois n'avoir de mieux à faire que de déterer à ses volontés. J'avois été le premier & le dernier fruit de l'amour; & les biens considérables dont je devois jouir un jour, ne contribuoient pas peu à me faire regarder pour un des plus riches partis de la Province. Joignez à cela que je n'étois pas indifférente par les qualités extérieures, & que quand même la Nature m'auroit refusé le don de plaire par les charmes de la figure, on auroit trouvé dans mes richesses de quoi se dédommager d'un si foible avantage. Nous ne sommes plus dans cet âge heureux, où l'on soupiroit à la manière des *Astrée* & des *Céladon*. D'autres temps, d'autres mœurs; c'est un axiome reçu. L'intérêt, oui, le vil intérêt, est aujourd'hui le

seul agent qui fait mouvoir tous les atomes.

A propos d'atomes , en voici un qui va figurer sur la scène , & qui , comme on verra , est un sûr garant de ce que j'avance : C'est Monsieur le Vicomte de jeune fat , qui vouloit contrefaire le docte & l'homme à sentiments , mais qui n'étoit ni l'un ni l'autre. Vous allez voir ce nouveau *Midas* se donner pour un autre *Adonis* , & prétendre jouer auprès de moi le galant & le passionné. Selon lui , de tous ceux qui se mêloient de faire la cour au beau Sexe , il étoit le seul qui se distinguât , soit par les manieres , soit par ses charmes. Qu'on juge de sa modestie par l'ingénuité de son aveu. Ce n'est pas tout.

Un après dîner , que j'étois appuyée sur mon balcon , je vis venir de loin son domestique , qui me paroissoit avoir une Lettre à la main. Comme c'étoit précisément jour

de poste , je ne me doutai de rien , & je crus sérieusement qu'il alloit jeter sa missive dans la boîte ; mais ma surprise ne fut pas peu grande , lorsque je le vis entrer chez moi. Je descendis précipitamment , pour lui demander ce qu'il souhaitoit. Il me répondit qu'il étoit envoyé de la part de son Maître , pour me donner le bon soir ; il ajouta qu'il lui avoit expressément recommandé de ne remettre à d'autres personnes qu'à moi , la Lettre dont il étoit porteur , & qu'il reviendrait le surlendemain , à la même heure , pour en chercher la réponse. Je ne fais quel sentiment de bienfiance vint me combattre tout à coup ; j'étois incertaine sur le parti que je devois prendre , ou de renvoyer ou de recevoir la Lettre ; mais je possédois le défaut de mon Sexe : j'étois femme enfin ; la curiosité l'emporta ; j'ouvre , & je lus ce qui suit.

LETTRE

L E T T R E

De Monsieur le Vicomte de
la G * * * à Mademoiselle
de la V * * *

*J*E cède enfin , Mademoiselle , aux transports de mon amour. Si c'est blesser votre délicatesse , que d'oser vous en faire l'aveu , accusez en vos charmes , & ne me blâmez point. Tant que j'ai été privé du bonheur de vous connoître , j'ai ignoré les peines d'une véritable passion ; mais depuis que je vous ai vue , je ne sais quel feu brûlant circule dans mes veines. Je flotte , pour ainsi dire , dans une

*mer d'incertitude ; le doute & l'espoir m'agissent tour - à - tour. Tantôt je crains que vous ne condamnerez mon imprudence & ma témérité ; tantôt j'aime à me repaître de la douce idée d'une félicité prochaine , & à me glorifier du titre d'Amant , en attendant celui d'E'poux ! Prononcez , adorable de V * * *. Un mot , un seul mot , va décider du destin de mes jours. Ou rendez - moi le plus fortuné des hommes , ou faites - moi sentir à quel point je vous suis haïssable.*

*Le Comte de la G * * **

Je demeurai comme frappée d'un coup de foudre , après la lecture de cet écrit. Plus je le lisois , & moins je pouvois me persuader que le Vicomte en fût l'auteur. Dans

plusieurs Maisons distinguées , où j'avois eu le malheur de me trouver avec lui , il avoit toujours été la fable des gens sensés qui les fréquentoient. On lui avoit même reproché mille fois devant moi , d'ignorer jusqu'aux premiers élémens de sa langue naturelle , ce qui ne pouvoit se concilier avec l'épître que je venois de lire , & dont la diction , quoique simple , m'en paroissoit éloquente. Si je savois , à ne pouvoir en douter , que des sentimens de l'ame n'aient ordinairement le langage du cœur , j'ignorois encore moins qu'il n'étoit pas donné à mon Amant prétendu , de penser & de sentir d'une manière aussi délicate. Pour tout dire , enfin , je fus bientôt instruite de l'étourderie du Vicomte , & voici comment je découvris le mystère.

La véritable amitié ne doit avoir rien de caché pour les ames bien faites. J'étois intimement liée avec la fille d'un Avocat ,

non moins estimable par les talents de l'esprit que par les qualités du cœur ; son pere, qui étoit mon plus proche voisin, & qui joignoit à une réputation intacte les connoissances les plus profondes, avoit été l'ami & le camarade d'écoles du pere du Vicomte. Celui-ci, comme me l'avoit raconté mon Amie, avoit été, la veille de la réception de ma Lettre, lui faire confidence de sa passion. Il l'avoit instamment prié, versé comme il étoit dans la littérature, de lui dresser le canevas d'une déclaration d'amour en forme, sans cependant lui faire mention de l'objet chéri de ses plus tendres desirs ; de cet objet, disoit-il, qui avoit allumé sa flamme, pour lequel il donneroit mille vies, & qu'il croyoit digne d'une adoration immuable.

Je m'applaudis en secret d'une telle découverte : j'en fus même si ravie, que l'heureux succès que je m'imaginois en retirer,

ne pouvoit mieux répondre à mon attente. Je pris donc mes tablettes, & je me mis en devoir d'exécuter le dessein que j'avois conçu ; c'est-à-dire, d'écrire à mon étourdi, bien résolue de le mortifier & de le piquer au vif. On va voir si j'y réussis.

R E P O N S E

De Mademoiselle de la V * * *
à Monsieur le Vicomte de
la G * * *

O U I , Monsieur, c'est blesser ma délicatesse , que d'oser prendre avec moi la qualité d'Amant. Je ne veux point d'un homme dont le génie ne brille que lorsqu'il ne dit mot ; d'un

homme, qui, sous un extérieur imposant, cache la stupidité même; d'un homme, enfin, qui n'est bon qu'à être son portrait. Je n'avois pas l'avantage de vous connoître d'assez près, Monsieur, pour bien juger de votre mérite; mais je présufois, au moins, que vous étiez muni d'assez d'esprit, pour m'avouer votre flamme, sans avoir recours aux lumières d'autrui. Fussiez-vous, d'ailleurs, aussi voisin de la science, que vous en êtes éloigné, vous êtes Catholique, & je suis Protestante. N'y auroit-il Monsieur, que cette seule raison, elle doit vous dispenser, désormais, de la peine de m'écrire, & à moi celle de vous répondre. Pardonnez, je vous prie, à cette dernière réflexion; elle

*est l'effet de la saine raison ; c'est elle
qui me conseille ce que la vôtre au-
roit dû vous inspirer. Je suis , &c.*

Thérèse de la V ***

Il étoit déjà dix heures du matin , & il
y avoit long-temps que j'avois disposé mon
courier , lorsque je commençois à m'impa-
tienter du peu de diligence du Mercure
du Vicomte , qui devoit se rendre , com-
me il me l'avoit dit , à la même heure
qu'il m'avoit apporté la dépêche. S'il est
d'usage que l'on se plaigne ordinairement
de la course rapide du temps , il est aussi
des cas où il semble couler avec trop de
lenteur. Heureusement que mon impatience
ne fut pas de longue durée : son domes-
tique se fit annoncer , & je sentis un secret
plaisir en lui faisant remettre ma Réponse.

Je ne puis ici définir quelle étoit cette espèce de crainte dont je me trouvais saisie pendant le reste de la journée. Plus je m'étudiois à en démêler le principe, & moins je trouvois le moyen de le développer. Il sembloit que je pressentois le coup terrible dont j'étois menacée. Admirés ce contraste; d'un côté, j'étois bien aise d'avoir écrit à Monsieur le Vicomte d'une manière aussi brusque; de l'autre, j'en étois fâchée, sans pouvoir me rendre raison d'une telle conduite. Avant l'arrivée du messager, j'étois contente, rien ne me chagrinoit; après son départ, je me trouvais toute autre.

Je me couchai l'imagination remplie de tous ces objets, qui portoient le trouble & la consternation dans mon âme. C'étoit précisément dans la saison où les nuits sont les plus courtes. Personne n'ignore que le sommeil est le beau de la vie, & je craignois avec raison de ne pouvoir m'y livrer.

Cependant

Cependant , contre mon attente , je fus agréablement surprise. Je me rappelle même que je dormis plus profondement que de coutume , & qu'à mon réveil je vis disparaître tous ces nuages qu'avoit enfantés mon imagination. Fatale erreur ! ce n'étoit qu'une bonace qui dévançoit la tempête : ainsi du sein du calme naissent souvent les orages !

Mon Oncle , cet oncle barbare & intéressé , que j'ai nommé plus haut mon Tuteur , & que j'avois toujours regardé comme un Dieu propice à mes vœux , fut le premier qui me trompa , & qui me porta sous main les coups les plus dangereux. Si la foiblesse est naturelle au Sexe , l'art de se contrefaire ne cède en rien aux hommes. Le frivole prétexte dont s'étoit paré mon Tuteur , pour parvenir à ses fins , le rendoit à mes yeux doublement criminel.

J'étois à ma toilette , lorsqu'un bon ma-

tin il entra tout ému ; qu'on se figure un homme qui ne peut céder qu'avec peine à la violence de son mal , & qui se répand en soupirs à mesure qu'il s'exprime.

Tel étoit précisément l'état où se trouvoit mon Oncle. Mon premier mouvement me porta d'abord à joindre le témoignage de ma douleur à la sienne, qui se peignoit si naturellement sur son visage, que j'en fus attendrie jusqu'aux larmes. Je viens de recevoir, me dit-il, des nouvelles de Versailles, & qui sont, ma chere Nièce, on ne peut plus affligeantes. Je voudrois bien, ajouta-t-il, pouvoir me dispenser de la peine de vous en faire ici le récit, tant je crains d'alarmer votre tendresse, & de réveiller en moi le sentiment de la peine ; mais les taches faites à l'honneur ne s'effacent jamais, & le mal est trop sérieux pour ne pas y remédier. Sachez, ma Nièce, que nous avons à faire à un ennemi puissant, & que si,

sous trois jours au plus tard , je ne suis en Cour , pour me justifier , auprès du Roi , de quelques fausses imputations , nous demeurons couverts d'opprobre & perdus sans ressource. Je serois déjà parti , si la crainte que j'ai de vous laisser seule , n'eût traversé mon projet : vous êtes jeune & bien faite ; & dans un siècle aussi corrompu , il y a tout à craindre & rien à espérer d'une jeunesse bouillante , sur-tout dans une Ville comme celle-ci , où regne le désordre , & où le vice & la vertu sont au même niveau. Je suis d'avis que vous entriez , en attendant mon retour , au Couvent de Sainte Luce , où j'ai ordre qu'on vous reçoive ; On sait que vous êtes Protestante , & l'on vous y laissera toute liberté de conscience.

D'après cet exposé , qu'on ne doit regarder ici que comme une fable bien assaisonnée , on trouvera sans - doute surprenant que je me sois déterminée tout de suite à

embrasser le parti que me proposoit mon Oncle; mais si l'on fait réflexion que j'étois jeune & sans expérience, on jugera que la soumission devoit être mon devoir. Je n'avois d'autre parent que celui qu'on m'avoit donné pour Tuteur, & auquel je répondis que si la loi qu'il m'imposoit étoit absolument nécessaire pour assurer son repos & le mien, j'étois non-seulement prête à lui obéir, mais encore à lui sacrifier mes jours. Il n'en fallut pas d'avantage; cet aveu lui suffit.



CHAPITRE III.

DE quel effroi ne me trouvai-je pas saisie, en entrant dans le Cloître ! Je ne suis pas superstitieuse ; mais je croirois qu'il y a quelque chose autour de nous qui nous donne des pressentiments sur le bonheur ou l'infortune. L'aspect de ces murs tous hérissés de pointes ; les grilles , les verroux , tout cet attirail Monastique , en m'inspirant , je ne fais quelle sainte horreur , sembloient me présager les maux les plus cruels. Il sembloit qu'une voix secrète le faisoit entendre à mon cœur ; il sembloit qu'elle me répétoit sans cesse , que les revers de la fortune étoient inévitables , & qu'on réservoir mon innocence à des tristes épreuves.

Déjà la Supérieure instruite du jour de mon entrée dans son Saint Domaine,

avoit expressement ordonné qu'on m'arrangeât un logement proportionné à mes richesses , & digne enfin du rang que je tenois dans le monde. O qu'elle est belle !
» *s'écria-t-elle , en me voyant : ô mes*
» *Sœurs ; que des grâces n'avons-nous*
» *pas à rendre au Dieu que nous servons.*
» *Venez ma fille , ajouta-t-elle , en me*
» *tendant les bras , & en m'embrassant*
» *de tout son cœur ; venez recevoir les*
» *premiers gages d'un amour tout sanctifié ;*
» *venez demander pardon à Dieu de*
» *toutes vos erreurs , auxquelles sans doute*
» *vous n'avez pas participé. Mes Sœurs*
» *& moi , nous y joindrons nos prières ,*
» *pour qu'il vous fasse miséricorde. Vous*
» *êtes ici , Mademoiselle , dans un port*
» *assuré , où vous pourrez vous repaître ,*
» *à l'abri des écueils , des douceurs d'une*
» *vie privée , tout à fait exempte d'a-*
» *mertume. Souvenez-vous sur-tout , que*

» vous vous rendriez indigne des graces
» du Très-haut ; si vous opposiez à ses
» décrets éternels des sentiments contraires
» à ceux du Christianisme. Rejetez donc,
» ma fille , toutes autres inspirations
» que celles qui viennent du Ciel : Il faut
» les demander avec ferveur ; elles sont
» saintes & pures «.

D'après ce grave préambule ; que je trouvai un peu ridicule , parce que je n'y étois pas accoutumée ; mais qui dans le fond n'avoit rien que d'honnête & de bien intentionné ; la Supérieure se retira , en me donnant à connoître qu'elle me prenoit sous sa protection. Elle donna en même temps ses ordres ; pour qu'on m'introduisît dans l'appartement qui m'étoit destiné , & dans lequel je ne m'attendois pas de faire un si long séjour.

Je ne m'amuserai point ici à faire la description des meubles qui composoient mon

nouveau domicile ; ces sortes de peintures n'ont absolument rien d'intéressant : il me suffira seulement de dire , que l'ordre avec lequel tout y étoit distribué , me surprit d'une manière , on ne peut plus agréable , tant j'étois éloignée de penser que les règles de l'Art , accompagné de sa magnificence , fussent connues chez les Nones.

Cependant , le discours pathétique que m'avoit auparavant tenu la Supérieure , ne laissoit pas que de fournir à mon imagination une carrière bien ample. Je ne pouvois me persuader qu'on ne m'avoit fait épouser le Couvent , que dans l'unique dessein de me faire abandonner mon Culte , pour embrasser le Christianisme. Cette idée m'affligeoit , mais j'eus bientôt le mot de l'énigme.

A peine avois je promené mes regards sur tous les objets séduisans qui décoreient mon asyle , qu'une vieille Béate , qui sembloit

bloit ne tenir à la vie que par un fil, vint m'annoncer la visite d'un sexagenaire (c'étoit l'Aumônier du Couvent), qui avoit non-seulement la réputation d'être saint, mais qui joignoit encore au don de persuader, celui de faire des Prosélytes.

La maniere avec laquelle cette tête aux cheveux blancs se présenta, ne me prévint pas en sa faveur, & j'ose même dire que son début me décéla un second Tartuffe.

Après les civilités accoutumées, & auxquelles je répondis de mon mieux, le zélé Docteur prit un air composé pour me débiter son harangue avec emphase. « Vous ne vous attendiez peut-être pas, Mademoiselle, *me dit-il*, à une visite aussi prompte. Il est vrai que c'est en quelque façon manquer d'égards pour les personnes de distinction, que de leur refuser même jusqu'à l'instant de la réflexion; mais il est des circonstances qui deman-

» dent qu'on brusque les choses, & celle
» où vous vous trouvez actuellement, n'est
» pas de la moindre importance.

» Votre salut, ma chere enfant, est au-
» jourd'hui le point essentiel sur lequel
» vous devez vous fixer. Tout périt dans
» la nature, & le corps, & les biens, &
» les honneurs, & les dignités; mais il
» est écrit que notre Ame, ce souffle di-
» vin & spirituel, doit toujours conserver
» son essence primitive. Comme son Créa-
» teur, elle doit être immuable. Sa cendre
» toujours vivante, s'il est permis de s'ex-
» primer ainsi, doit recevoir un jour des
» châtimens proportionnés à ses offenses,
» ou bien des récompenses justement mé-
» ritées.

» Elevée dans une Religion, dont vous
» ignorez, tout-à-la fois, & les dangers,
» & les écueils; je regarderois comme le
» plus grand des malheurs, que vous de-

» vinriez la proie de cet esprit malin , au-
» quel on a donna le nom de Princes des
» Ténèbres. C'est lui , ma chere fille , qui
» nous inspire les sentiments les plus dé-
» sordonnés , & qui nous fait vivre dans
» les entraves du péché. C'est par lui que
» les Nations qui habitent les parties Orien-
» tales de l'Europe , & les parties Occi-
» dentales de l'Asie , adorent ceux qu'ils
» auroient dû presque mépriser. Etrange
» foiblesse de l'homme ! superstition qui
» le dégrade par tout l'Univers , & qui
» l'abaisse au-dessous des animaux mêmes.

» Qu'il soit donc pour vous de toute
» évidence , qu'on ne découvre le faux &
» le ridicule d'une Religion , que lors-
» qu'une autre venant à lui être substi-
» tuée , la nouvelle fait rejeter l'ancienne.
» Le Culte plus récent fait rire des vieilles
» pratiques qu'une observance générale ne
» rend plus respectables. Oui , Mademoi-

» selle , le Polythéisme des Grecs a succédé
» aux Dieux portagers. On n'encense plu
» l'hygneumon , l'hyppopotame & le Cro-
» codile ; on ne peut plus dire avec Ju-
» venal : *opida tota canem venerantur* , tou-
» tes les Villes adorent un chien.

» Si je voulois suivre l'ordre des temps ,
» examiner de point en point le fonde-
» ment des diverses Religions , parcourir
» les climats , voler d'un hémisphere à
» l'autre , sonder enfin la croyance des
» Peuples , je trouverois que dans tout
» l'intervalle des siècles qui se sont écou-
» lés , depuis la fondation de l'Empire des
» Assyriens , & la décadance de celui des
» Romains , depuis le Tanais jusqu'au Ti-
» bre , depuis le Golphe Persique jusqu'à
» l'isthme de Suez , tous ceux qui ont
» voulu se donner pour Fils de Dieux ,
» ou Descendans des Dieux ont été d'heu-
» reux imposteurs , qui n'ont dû leur

» gloire qu'à l'ignorance & à l'imbécillité
» des Peuples ; mais comme ce n'est pas
» ici le lieu d'approfondir ces matieres,
» qui demanderoient , sans-doute une plus
» ample discussion ; je me borne , pour le
» moment , à ces courtes réflexions , que
» je n'ai d'ailleurs fait éclore , que pour
» mieux vous faire sentir l'erreur où vous
» êtes , en vivant dans une Religion qui
» n'a pour but que votre perte. Joignez
» à cela , que si vous refusiez de vous
» prêter à mes vues , vous vous rendriez
» non-seulement indigne des graces du
» Ciel , mais vous manqueriez encore un
» établissement qui ne peut que vous faire
» honneur. Inutilement vous célérois-je ,
» qu'on s'est servi de divers prétextes ,
» pour vous faire ranger sous le Drapeau
» de la Croix ; vous êtes trop éclairée ,
» pour ne pas vous en appercevoir , &
» j'attends de votre raison la soumission

la plus aveugle & la plus respectueuse.

Que les personnes qui pensent , & qui sont faites pour sentir , jugent de la surprise & de l'embarras où je me trouvais tout - à - coup. Devois - je m'attendre à des semblables propos , de la part d'un Ecclésiastique , & d'un Ecclésiastique patelin , moi qui avois conservé , toute ma vie , je ne fais quels sentimens d'horreur que je ne pouvois vaincre , pour les loix du Christianisme ?

Ce n'est pas que je prétende me déchaîner contre le Culte que les Fideles du Christ sont assez heureux pour exercer. Je le révere , au contraire , du plus profond de mon ame ; la politique me le commande : je plains même les personnes qui vivent dans l'aveuglement ; la charité me l'ordonne. Mais je ne saurois me persuader que ce que les Ministres de la Religion Catholique attestent à l'Univers ,

qu'hors de leur Eglise , il n'y a point de Salut , soit une vérité sensible , aussi claire que le jour , & qu'il n'est pas possible de révoquer en doute.

Partons d'un principe clair , sans avoir recours aux sophismes. Laissons à la Théologie , le soin de s'excrimer sur des matieres abstraites. Que l'absurdité de leurs raisonnemens , choque la raison même , peu nous importe ; mais osons dire avec certitude , que si la Religion étoit véritablement de Dieu , elle seroit universelle. A coup sûr , elle est l'ouvrage des hommes , & non celui du Créateur. Où est le pere , qui a le cœur cuirassé ? Où est le pere , qui n'aime pas ses enfans , depuis le premier jusqu'au dernier ? Il y auroit de l'injustice , de vouloir accorder plus de prérogatives à l'un qu'à l'autre ; de vouloir sauver ceux-ci par plaisir , & damner ceux-là par colere.

Es-tu donc fait pour la vengeance ;
Dieu de clémence & de bonté ! Tout sentiment de haine, doit te devenir étranger.
Tu nous prescris de pardonner à quiconque nous offense , de rendre le bien pour le mal , d'aimer notre prochain comme nous-mêmes , & l'on veut que tu te venges !
Quelle absurdité !

Jusques à quand les hommes , ces êtres si fiers de leur savoir , & si pleins de leur mérite , se montreront irresonnables ?
Jusques à quand respecteront-ils les contes les plus bizarres , par la seule raison qu'ils les tiennent de leur Ancêtres ? L'illusion , cette Reine du monde , changera-t-elle sans cesse ? & l'erreur , ce fléau de la Nature , sera-t-elle toujours la même ? toujours couverte d'un voile ténébreux , & rarement décorée du bouclier de la vérité ?

Mais

Mais je ne m'apperçois pas que me laissant entraîner insensiblement à mes idées, je donne lieu de croire que j'oserois presque entreprendre de réduire en principes le système des Religions. Ce que les plus grands Philosophes n'ont pu définir, moi, faible créature, tenterois-je de le faire ? Comme femme, mon peu d'érudition doit me dispenser de la subtilité des argumens. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux se taire, que de n'avoir que des hypothèses à fournir à l'esprit ?

Je reviens à mon Directeur, ou plutôt, au Directeur de mes Nones ; car il n'a jamais pu réussir à me faire déposer dans son sein les pécatilles dont une fille de mon âge pouvoit être susceptible.

A peine mon faux dévot avoit-il fini sa pieuse harangue, qu'il sembloit chercher dans mon ame les impressions qu'elle pou-

voit y avoir laissées. On lisoit sur son visage un espee de triomphe , qui sembloit décèler la joie où il étoit ; d'avoir si bien rempli sa mission.

« N'est-il pas vrai , ma chere enfant ,
« me répétoit-il sans cesse , que ce que
« vous venez d'entendre , porte sur l'é-
« vidence , & qu'il faudroit être tout-à-
« fait dépourvu de sens commun , pour
« ne pas se prêter à une morale non moins
« sainte que pure ? . . . Mais quoi !
« Mademoiselle , vous ne répondez rien ,
« & il semble que la Grace n'opère pas
« dans votre esprit. »

O , pour le coup , m'écriai-je , c'en est trop , Monsieur le Docteur. Je vois bien ; à la maniere & au ton dont vous débitez vos dogmes , qu'il y a long-temps que vous êtes initié dans les mysteres chrétiens , & que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous en

faites la profession. On ne peut s'y méprendre.

Mais pour vous prouver que la Grace de laquelle vous parlez, est véritablement efficace, & qu'elle opère en moi, voici, en abrégé, ce qu'elle me suggère.

Premièrement, je ne puis me dissimuler que c'est mal me prévenir, que d'oser user de violence, en m'arrachant du sein de la liberté, pour m'ensevelir toute vivante dans les gouffres de l'esclavage.

Secondement, je suis bien aise que vous sachiez que, dès ce jour même, je fais main basse sur l'hymen, & que je n'ai de conseil à prendre, sur une chose aussi intéressante, que de mon inclination & de mon cœur. Je suis jeune, mais je suis plus que persuadée que la félicité de l'âme ne se trouve point dans les richesses, non - plus

que dans la magnificence , & qu'une honnête médiocrité est préférable , mille fois , au faste des richesses.

Troisièmement , enfin , ne vous attendez pas , Monsieur le Ministre , à me voir abandonner mon Culte , pour en embrasser un que je ne connois pas , & pour lequel les préjugés que j'ai reçu dès mon aurore , me donnent de la méfiance. Je dois me conformer à la sagesse & à l'austérité de mes peres. En marchant sur leurs traces , j'aurai pour guide la vertu. Ils n'ont pas voulu me perdre , encore moins me tromper.

Rigide observatrice de la Religion Protestante , dût-elle me faire souffrir les maux les plus cruels , rien au monde ne sera capable de me faire changer.

Je ne trouve pas moins étrange , que tant que ma raison fut enveloppée dans les té-

membres de l'enfance , on ait estimé peu nécessaire de me donner d'autres préceptes ; mais qu'étant parvenue à cet âge , où l'on est fait pour penser , en me proposant des nouveaux dogmes , on augmente mes doutes.

J'ai toujours cru , le bon sens même le veut , que l'hommage du cœur doit être réputé sincère , & que ceux qu'on paye , pour tyranniser les consciences , sont autant de Bourreaux que le Démon a formé pour notre supplice.

Je veux bien croire , continuai - je , que les intentions de celui qu'on a eu la bonté de me donner pour Tuteur , sont extrêmement pures ; mais je gagerois bien que l'impérér , ce pere de tous les crimes , joue ici le principal rôle. Je gagerois bien que c'est là le seul motif qui rend mon Oncle si officieux.

Monsieur le Vicomte de la G*** y entre aussi pour quelque chose ; il triomphe sans doute de me voir ainsi cloîtrée ; mais qu'il ne se flatte pas de parvenir jamais à ses fins.

Voilà, Monsieur le Directeur, ajoutai-je en me levant, & en lui faisant une profonde révérence, ce que votre très-humble Servante brûloit d'envie de vous dire ; & sur le champ il se retira en secouant la tête, & en me donnant à connoître que j'aurois peut-être lieu de me repentir de mon obstination.

On avoit trop bien commencé pour en demeurer là, & je devois m'attendre encore à quelque nouvelle scène ; un événement fâcheux est toujours suivi de quelque autre.

A peine fus-je dégagée de la visite importune de ce Commissaire des Prisons Cé-

lestes, que mes sens accablés de ses discours criminels, s'abandonnerent à mille réflexions critiques, que la situation fatale où je me trouvois leur permettoit de faire.

J'attendois avec la plus grande impatience un dénouement de l'entretien que j'avois eu avec ce Courier des dépêches inutiles & infructueuses, lorsqu'on me fit appeller au Parloir : C'étoit pour me remettre une Lettre anonime, qui venoit, si je ne me trompe, de la part de mon Oncle. Voici ce qu'elle contenoit.



L E T T R E

De Monsieur de la V * * *
à Mademoiselle Thérèse de
la V * * * Pensionnaire au
Couvent des Religieuses du
Monastere de Sainte Luce,

MADemoiselle,

*C*E n'est pas un Tyran qui vous
écrit ; c'est un ami qui vous parle,
qui vous aime, & qui fait des
vœux sinceres pour votre félicité.

J'ai

J'ai appris , avec douleur , que vous opposiez au langage pieux du Directeur du Monastere où vous êtes , des sentimens contraires à la saine raison , & peu conformes à ses vues , qui ne tendent qu'à la vertu.

En héritant du bien de vos peres , vous vous trouvez à la tête d'une fortune considérable. Vous pouvez , il est vrai , vous procurer , par vos richesses , tous les plaisirs qui peuvent rendre votre situation agréable ; mais indépendamment de cet avantage , une bonne Citoyenne doit des enfans à la Patrie : c'est une espece de dette , qu'elle contracte avec elle en naissant. De l'union sincere de deux Cœurs , dépend , presque

H

toujours le bonheur de la vie. Vous êtes dans cet âge heureux , où l'Amour se plaît à couronner les Amans. On regrette dans la Vieillesse le temps de l'Adolescence. Profitez , Mademoiselle , profitez des beaux jours. Unissez votre destinée , à celle d'un Epoux aimable. Nous vivons dans un pays , où la Religion Catholique est la dominante ; que vous en coute - t - il d'en changer ? Il est vrai que le devoir nous impose quelquefois des loix qui sont bien rigoureuses ; mais , en pareil cas , la politique est d'un grand secours : vous m'entendez , vous me comprenez sans doute.

Puissent ces courtes réflexions ,

*jetées au courant de la plume ;
vous déterminer , Mademoiselle , en
faveur du parti le plus juste & le
plus raisonnable. C'est le vœu de
mon cœur.*

*J'ai l'honneur d'être , avec le
plus profond respect ,*

MADemoiselle ,

*Votre très - humble
& très - obéissant
Serviteur ,*

*V * * **

*Four peu qu'on veuille réfléchir sur le
contenu de cette Lettre , & sur ce que*

j'ai dit auparavant , l'on reconnoîtra que mon Oncle & Monsieur le Vicomte , sont les principaux Acteurs qui figurent le mieux sur la scène. Ils s'étoient arrogé le droit barbare , de disposer non-seulement de mon cœur , mais encore de ma conscience ; ils avoient beau mettre en usage l'art indigne de la feinte & du déguilement , tout cet stratagème , aussi vain que mal conçu , leur devenoit inutile : que pouvoient-ils sans mon propre aveu ?

Quelques jours s'écoulèrent , sans qu'on me fit mention de rien. On feignoit même , dans le Couvent , d'ignorer mon histoire , tant la politique est en usage dans ces sortes de Rertraites. Mais la douce sécurité dont je jouissois , trouvant d'ans l'Aumônier de la Maison un terrible adversaire , que pouvois-je me figurer , sinon qu'il étoit né pour mon supplice. L'occasion voulut qu'il me parla , quelque temps après , de la

Lettre anonyme qu'on m'avoit fait parvenir au Couvent , & dont l'Auteur , sans doute , ne lui étoit pas inconnu.

Je saisis , sans cependant marquer trop d'empressement , le moyen de savoir qui pouvoit m'avoir écrit ; mais il me fut impossible de rien dévoiler , sinon , que c'étoit , selon lui , une personne qui m'estimoit au dessus de ce qu'on ne pouvoit exprimer. Avez-vous fait une réponse honnête & favorable , ajouta-t-il , après quelque temps de silence ? Oui , Monsieur , lui répondis-je , très-honnête & très-favorable , d'ailleurs selon la personne , & vous m'obligerez sensiblement , de vouloir bien vous en charger. La voici.



R É P O N S E

A l'Auteur de la Lettre Anonyme.

C E n'est pas un Tyran qui m'écrit ;
c'est un ami qui me parle , qui m'aime ,
& qui fait des vœux sinceres pour
mon bonheur. . . . Et depuis quand,
Monsieur , avez - vous vu des amis
prendre la route anonyme ? c'est un
nouvel axiome que des gens sensés
ne sauroient épouser.

*Vous avez appris , dites - vous ,
que je m'opposois aux vues du Direc-
teur du Monastere ? Quel droit a - t-
il sur mes actions , & quel droit avez-
vous-vous-même , qui que vous soyez ,*

d'en attendre autre chose ? S'étoit-on flatté de me faire changer de face comme une girouette ? Je suis fâché qu'on me connoisse si peu. On devoit rester plus que convaincu , que le temps fermera le rideau de mon atrabilaire , sous le même point que le hasard l'a ouvert.

Je suis un colosse de la fortune , ajoutez - vous ? permettez - moi de vous dire , avec juste raison , que vous n'en savez rien , puisque je crois moi-même être pauvre. Sans doute que vous mettez l'or au dessus des vertus : en ce cas , nous sommes l'un ou l'autre dans l'erreur , car je ne mets à ce rang que les belles qualités de l'ame. Je crois bien penser , & je crois que tout

être qui raisonne comme vous , a des sentimens vils , abjects , & dignes du plus souverain mépris.

Vous ajoutez encore , que je puis , par mes richesses , me procurer des plaisirs. Je n'en connois point d'autre , que celui de vivre en général pour tous ; & vous ne connoissez que ceux de vivre en particulier pour vous. Il est cependant un proverbe qui dit : Qui ne vit que pour soi , n'est pas digne de vivre.

Pensez y bien , Monsieur , vos discours superflus sortent des bornes de la saine politique & de l'honnêteté , lorsque , d'un air audacieux , vous osez m'inviter , par vos lâches conseils , à jouer Dieu dans sa Céleste Cité,

*Cité , & les hommes au repaire du
Sanctuaire Sabahorique.*

*C'est encore en vain que vous em-
pruntez la voix de la patrie , & que
vous prétendez que je lui dois des ci-
toyens : que ne disiez-vous des victi-
mes ! Non, Monsieur, il suf-
fit que je sois la sienne ou la voire.*

*Mais si le temps, ce pere commun de
tous les hommes , ne me permet pas
encore de secouer le joug d'une loi in-
juste & tyrannique , du moins me
laissera-t-il, en attendant cet heureux
instant, la liberté de penser , . . .
& de penser mieux que vous. Je
finis, Monsieur, en vous assurant que
je ne saurois envisager vos conseils,
que comme ceux d'un monstre, &c.*

être qui raisonne comme vous , a des sentimens vils , abjects , & dignes du plus souverain mépris.

Vous ajoutez encore , que je puis , par mes richesses , me procurer des plaisirs. Je n'en connois point d'autre , que celui de vivre en général pour tous ; & vous ne connoissez que ceux de vivre en particulier pour vous. Il est cependant un proverbe qui dit : Qui ne vit que pour soi , n'est pas digne de vivre.

Pensez y bien , Monsieur , vos discours superflus sortent des bornes de la saine politique & de l'honnêteté , lorsque , d'un air audacieux , vous osez m'inviter , par vos lâches conseils , à jouer Dieu dans sa Céleste Cité,

*Cité , & les hommes au repaire du
Sanctuaire Sabahotique.*

C'est encore en vain que vous empruntez la voix de la patrie , & que vous prétendez que je lui dois des citoyens : que ne disiez-vous des victimes ! Non, Monsieur, il suffit que je sois la sienne ou la voire. Mais si le temps, ce pere commun de tous les hommes , ne me permet pas encore de secouer le joug d'une loi injuste & tyrannique , du moins me laissera-t-il, en attendant cet heureux instant, la liberté de penser , . . . & de penser mieux que vous. Je finis, Monsieur, en vous assurant que je ne saurois envisager vos conseils, que comme ceux d'un monstre, &c.

CHAPITRE IV.

S'il arrivoit à quelques vieux Célibataires de me reprocher dans ce Recueil de morale & d'Anecdotes Galantes, de n'avoir pas uni la prudence à la sagesse, & d'avoir peint les Monasteres avec des couleurs un peu trop noires, je répondrois à ces Messieurs, que ne les estimant pas assez, ce n'est pas pour eux que j'ai écrit; que s'ils vouloient se donner la peine d'en appeller au Tribunal des Gens sésés, ils apprendroient du moins que ce n'est pas d'une Fille du Monde qu'on doit attendre de la prudence, encore moins de la sagesse; ils sauroient que je n'ai jamais paré la vérité d'ornemens étrangers; que j'aurois craint de blesser son front, en exposant sous les yeux des Lecteurs Philosophes des faits non avoués, & dont j'ai été moi-même le prin-

principal agent. Plût à Dieu que j'eusse ignoré toute ma vie cette première friction de plaisir, que je reçus au Couvent, dans le lit d'une Nonne ! En serois je peut-être moins travaillée sur l'hyver de mes ans !

Un Ecrivain de nos jours, dit que les courts intervalles que la Nature met à nos plaisirs, sont de moments bien cruels, que le remords empoisonne : il a raison, c'est une vérité que j'atteste.

J'oublois de faire observer, que la réponse que j'avois faite, contenoit l'Arrêt de ma détention, & que j'étois condamnée à demeurer cloîtrée jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Que faire pendant tout ce temps ? à quoi s'amuser ? On va le voir.

Sœur *Adélayde*, c'étoit le nom de l'aimable Religieuse qui m'ouvrit les portes du Sanctuaire qui menent tout droit au Temple de Vénus. Desséchée dans sa fleur, presque

mourante dans son aurore ; j'attribuerai moins cet état de langueur aux plaisirs illi-
cites qu'elle se procuroit tous les jours ,
qu'aux chagrins dévorants qui ne cessoient
de la tourmenter , depuis qu'elle avoit pris
la *guimpe* & le *bandeau*. Son Frere aîné ,
vil Esclave du crédit & de l'ambition , pour
se donner un rang distingué , & briller
avec plus d'éclat dans le monde , avoit
estimé nécessaire de forcer son inclination.
Il voulut la rendre Sainte en dépit de tous
les Saints : le barbare ! il eût volontiers souf-
fert qu'on l'eût immolée comme une vi-
time ! Il eût fait plus ; il eût délayé lui-
même le poison dont tant de freres inhu-
mans ont hâté la mort de leurs proches.

D'après ce tableau , sur lequel sans-doute
il faut baisser la toile , parce que les cou-
leurs en sont trop sombres , que pensera-
t-on de l'état cruel de ma Récluse ? Tour-
mentée par le démon de l'inquiétude , sen-

tira-t-elle toujours son malheur ? Se laissera-t-elle dépérir , au sein même de la violence & de l'injustice ? Pourra-t-elle supporter enfin un joug si contraire aux droits de la Nature ? Non : maîtresse de ses appétits , elle trouvera le moyen de le briser.

Une douce habitude qu'elle s'est faite de la jouissance (ce grand ressort du bonheur de la vie) , ne sçauroit la dispenser de la nécessité du plaisir. Il faut qu'elle s'en procure , à quel prix que ce soit.

Une grande allée , bien ombragée , qui terminoit le jardin du Couvent , où demouroient ensevelis les appas d'Adelayde , étoit pour l'ordinaire , sa promenade favorite.

Depuis quelques jours , elle se disoit atteinte d'une forte migraine , qui sembloit la priver des douceurs du sommeil.

Il lui avoit été prescrit par le complai-

sant Esculape de la maison , de prendre à soir & matin , une heure d'exercice , afin , disoit-il , d'égayer un peu ses esprits , qu'un fond de mélancolie avoit rendu pesants ; mais soit qu'elle fût réellement indisposée , ou que pour en donner un plus grand air de vérité , elle fit semblant de l'être ; j'observerai qu'elle se plioit constamment , & avec plaisir aux regles de l'Ordonnance

Dès mon entrée , dans cette Ecole du Vice , j'avois toujours cherché l'occasion d'avoir un tête-à-tête avec cette Religieuse , de qui l'extérieur pieux , saint & humilié , laissoit apercevoir à travers une gaze , une brillante héroïne de la volupté.

Sans le savoir nous brûlions toutes les deux du même désir , & nos cœurs ne se cherchoient mutuellement , que pour mieux se jurer une tendresse éternelle , & une amitié à toute épreuve.

Le même soir , après avoir demandé à la Supérieure la permission d'aller respirer le frais dans le jardin , & l'ayant obtenue , à ma grande satisfaction , je marchai , où plutôt je volai vers l'endroit où je m'imaginois trouver Adélaïde.

Sa situation me surprit. Elle étoit nonchalamment assise sur un gazon tout émaillé de fleurs odoriférantes : ses jupons à demi relevés sur ses genoux laissoient appercevoir une jambe faite à peindre ; sa gorge à découvert , plus blanche que l'albâtre sembloit exprimer les mouvements secrets de son cœur , & ses loupirs entrecoupés demandoient au Dieu , créateur de son ame , quelques grains de sa célestée rosée , qui seule pouvoit éteindre le feu sacré qui dévorait l'Autel de son brillant édifice.

Je ne fais si c'est par simpatie , que mon cœur ressentit pour la première fois un

mélange précipité de peine & de plaisir , mais il me fut impossible d'en pénétrer la cause ou le mystere.

Pardonne , cher Lecteur ; à mon peu d'expérience : je fus mille fois prête à croire qu'elle se trouvoit suffoquée par des vapeurs , lorsqu'après l'agitation de quelque intrigant exercice , je vis renaître dans ses yeux le calme & la tranquillité.

Le bon ordre ayant remis son ame dans son assiette naturelle , son air lascif me donna lieu de croire qu'elle étoit absorbée dans quelque profonde rêverie , & que ma présence seroit peut-être un obstacle au plaisir qu'elle goûtoit de se recueillir ainsi dans le silence.

Je balançois sur le parti que je devois prendre , tant je craignois de la troubler dans ses réflexions ; mais un mouvement de tête qu'elle fit précisément du côté où j'étois

tois à la contempler vint lever tous mes doutes , & me déterminâ tout-à-fait.

Pardonnez-moi, ma Sœur, lui dis-je en l'abordant, je viens peut-être dans un temps incommode. Point du tout me repliqua-t-elle vivement, & de l'air du monde le plus gracieux. Il est vrai, ajouta-t-elle, que j'étois en méditation; & s'il faut vous parler net, je rêvois aux moyens de me procurer une Amie, sur laquelle je pusse compter : elles sont si rares, sur-tout dans une maison où l'on ne sauroit prendre trop de précautions pour se garantir des *Argus*.

Avez-vous pris garde, depuis que vous êtes entrée dans ce nouvel asyle, avec quelle scrupuleuse attention on épie les moindres démarches. Il semble que la gêne & la contrainte ont établi ici leur empire. Tout y décele la tristesse & l'amertume qui la suit. Ah, Thérèse ! ma chère Thérèse !

s'il est vrai , comme on le dit , que ce sont les nuits heureuses qui font les beaux jours , dans quelle triste alternative nous voyons-nous réduites. D'autres peuvent chanter les faveurs de l'amour ; ils peuvent même à loisir en moissonner les roses ; mais il n'est réservé qu'à nous seules d'en peindre le désespoir , & de nous nourrir de ses épines.

Voilà l'importune retraite qui sonne la Prière ; il faut nous retirer chacune dans nos chambres , ma chere Thérèse , crainte que la Supérieure , en faisant sa ronde , ne nous surprenne , & cependant concerter quelque moyen qui nous procure l'avantage de passer la nuit ensemble : pour moi je n'en vois pas d'autre que celui de faire semblant de nous coucher , jusqu'à ce que Morphée ait enveloppé dans ses agréables filets toutes les Surveillantes qui pourroient troubler nos innocentes intentions. Allez ,

chère Thérèse, allez dans votre appartement, jusqu'à ce que le silence regne, & ne venez que sous la protection des voiles de l'obscurité : je brûle d'impatience en attendant cet heureux instant ; mais surtout prenez bien vos précautions pour que nous ne soyons pas découvertes.

Mes desirs n'étoient pas moins vifs que ceux de l'adorable Adélayde, toutes les minutes d'attente me paroissoient des heures, pour ne pas dire des siècles, & je ne sais quel démon malfaisant agitoit ce soir l'esprit de nos Nonins, & les ravissoit aux douceurs du sommeil.

Il ne me fut pas possible, quelque envie que j'eusse d'exécuter notre dessein, de me rendre avant onze heures dans son appartement.

A peine y fus-je entrée, qu'elle me sauta au cou, me serra vivement dans ses bras,

mê fit mille & mille baisers lascifs , qui transmiroient dans mon ame ; je ne sai quel feu dévorant. Allons , chere Thérèse . . .

Allons , cher Ange Allons sur mon lit nous dédommager de la rigueur d'un sort cruel ; & si nous ne pouvons goûter les vrais délices de Paphos & de Cythere , puissions dans la Cour d'Amathonte , & les secours de l'Art , les plaisirs que la Triomphante Nature a caché dans leur sein pour faire savourer ses bienfaits aux Infortunés , & apprendre aux habitans de ce vaste Univers , que la plus forte digue , élevée par leur main , n'est pas en état d'arrêter le cours du plus petit ruisseau qu'elle ait formé.

Je n'étois pas encore couchée , quelle se mit & me glissa adroitement dans le Palais de la génération une Machine Elastique , à double face , d'environ seize pouces , d'ont huit pour elle , & huit pour moi , à laquelle il y avoit une double guirlande au

milieu, qui renfermoit deux petits globes, qui, en les serrant par secousses entr'elle & moi, lançoient dans ce Palais un certain feu mitigé par la nature, qui enflammoit, sans consumer, toutes les parties de mon ame, & qu'il est impossible à mes sens d'exprimer.

Ennivrée tout-à-coup d'une passion naissante, je sentis mon cœur ouvrir sa porte aux douces étincelles de la cupidité. Ah! m'écriai-je, dans le moment, disparaissez douces illusions Thrône des Dieux, Palais des Anges, vous n'êtes rien auprès de ce torrent de délices & de jouissances que tous mes sens éprouvent. Ciel !
ô Ciel ! dans quel pays d'enchantement se transporte mon ame ! Adélaïde ,
chère Adélaïde , je touche au bonheur Suprême. Ah ! je n'en puis plus, je sens que je réunis tous les plaisirs
Oui, je sens Ah ! je sens que je me pa me . . .

me fit mille & mille baisers lascifs , qui transmiroient dans mon ame ; je ne sai quel feu dévorant. Allons , chere Thérèse . . .

Allons , cher Ange Allons sur mon lit nous dédommager de la rigueur d'un sort cruel ; & si nous ne pouvons goûter les vrais délices de Paphos & de Cythere , puissions dans la Cour d'Amathonte , & les secours de l'Art , les plaisirs que la Triomphante Nature a caché dans leur sein pour faire savourer ses bienfaits aux Infortunés , & apprendre aux habitans de ce vaste Univers , que la plus forte digue , élevée par leur main , n'est pas en état d'arrêter le cours du plus petit ruisseau qu'elle ait formé.

Je n'étois pas encore couchée , quelle se mit & me glissa adroitement dans le Palais de la génération une Machine Elastique , à double face , d'environ seize pouces , d'ont huit pour elle , & huit pour moi , à laquelle il y avoit une double guirlande au

milieu, qui renfermoit deux petits globes, qui, en les serrant par secousses entr'elle & moi, lançoient dans ce Palais un certain feu mitigé par la nature, qui enflammoit, sans consumer, toutes les parties de mon ame, & qu'il est impossible à mes sens d'exprimer.

Ennivrée tout-à-coup d'une passion naissante, je sentis mon cœur ouvrir sa porte aux douces étincelles de la cupidité. Ah! m'écriai-je, dans le moment, disparaissez douces illusions Thrône des Dieux, Palais des Anges, vous n'êtes rien auprès de ce torrent de délices & de jouissances que tous mes sens éprouvent. Ciel !
ô Ciel ! dans quel pays d'enchantement se transporte mon ame ! Adélaïde ,
chère Adélaïde , je touche au bonheur Suprême. Ah ! je n'en puis plus, je sens que je réunis tous les plaisirs
Oui, je sens Ah ! je sens que je me pa me

A ces tendres évolutions succéda un agréable assoupissement d'une heure , qui offrit à ma vue la plus riche & la plus voluptueuse perspective du monde.

Transportée d'un vol rapide, par l'imagination , dans un jardin que la Nature avoit couronné de ses mains , & qui sembloit n'avoir été construit que pour les Dieux , un jeune homme , aussi beau que Narcisse , & aussi vigoureux qu'hercule ; enfin , le fils ou l'image propre de l'Amour , d'un air le plus affable & le plus respectueux , me dit , avec un soufrire doux & en me tendant une main délicate : Quel hasard , adorable Princesse , quel hasard vous conduit dans ce lieu de délices , d'où la cupidité a banni les incensés mortels ; venez , adorable Glycere , en parcourir les bosquets , que la mere des amours a taillés , pour couvrir de ses aîles les parfaits amans , & d'où la liberté a chassé pour toujours la

contrainte & la gêne : Il n'est permis qu'à une ame noble & majestueuse d'en respirer l'air flatteur qui nourrit les plaisirs d'un printemps éternel , & d'où les folâtres zéphirs impriment sur le teint de ceux qui les habitent la blancheur du lys , le vermeil incarnat de la rose , les desirs de l'union & de la volupté.

Entrons, me dit-il, d'un air fort complaisant , dans ce petit Salon qui termine l'allée ; tout y est propice à combler nos vœux , & nos ames dégagées de la rustique enveloppe qui les enchaîne à la chimérique pudeur , verseront le nectar des Dieux dans la coupe du monde.

J'étois déjà couchée toute nue sur un magnifique sofa , quand par un simple clin d'œil de mon aimable guide , une foule de Nymphes vinrent nous couvrir d'un rideau de satin blanc , parsemé de petits Cupidons qui décochoient des traits de toutes parts.

O Ciel ! fut-il jamais des instans plus chers à mon ame ? Pendant que je cueillois la palme d'Idumée , ces mêmes Nymphes chantoient en mon honneur les hymnes de l'amour ; mais trop tôt un tourbillon jaloux de mon assoupissement , vint me ravir à mon second bonheur , & me transporter soudain au lit d'Adélaïde.

Ah , chere Amie , m'écriai-je en m'éveillant , vous m'avez fait passer la plus délectable nuit de la vie ; & le sort en cessant ses rigueurs , & me rendant au monde , m'a ouvert par votre secours les portes de l'Olympe.

Adieu , cher objet , le jour va bientôt paroître ; sans - doute qu'il conduira mon Oncle & ma liberté , & peut-être quelque amant transi ; dans ce détestable séjour , pour obtenir de moi quelque relâchement ; mais ils seront déçus. Je suis maîtresse de mes volontés. Adieu chere amante.

Ce

Ce seroit à ne jamais finir , si je vou-
lois entrer dans le détail de toutes les ma-
nœuvres lubriques , que nous mêmes en
usage cette Religieuse & moi , pour égayer
nos sens , & pour nous dédommager am-
plement des soucis & des peines qu'on
éprouve dans le Célibat.

Je croirois cependant frustrer mon Lec-
teur , si je lui célois l'anecdote suivante.



CHAPITRE V.
ANECDOTE GALANTE.

UN jour que j'étois comme ennuyée de moi-même, il me vint dans l'esprit de me transporter au Couvent des Religieuses de Notre Dame de . . . Ma démarche avoit pour but de faire visite à une jeune Pensionnaire, qui étoit de mes amies, & que j'avois initiée dans les mysteres de Vénus. J'étois curieuse de savoir si elle avoit fait des prosthytes, & si les leçons de volupté que je lui avois tracées, ne lui laissoient rien à desirer.

Parvenue au lieu de ma destination, & après avoir un peu repris haleine, car j'avois précipité ma course, je me mis en devoir de sonner modestement la cloche.

La Tourriere, qui pour l'ordinaire se fait long-temps attendre, ne tarda pas à se présenter. Ayant prononcé, d'une manière recueillie, son *Deo gratias*, elle me demanda, avec un air de politesse & de douceur qui me ravit, ce qui lui procuroit l'honneur de ma visite.

Surprise de tant de civilité de la part d'une Tourriere, je lui répondis sur le même ton, & je lui expliquai, sans exagérer, le sujet de ma mission.

Sur le narré que je lui en fis, elle m'assura qu'elle sentoît un déplaisir secret de ne pouvoir me servir comme je le desirois, c'est-à-dire, à la minute, par la seule raison que la Communauté étoit à Vêpres, & qu'il y en avoit encore pour un bon quart d'heure, avant de pouvoir parler à la Pensionnaire que je demandois; mais que si je voulois, en attendant, me donner la peine

de monter au Parloir , il falloit entrer , précisément , dans celui qui étoit à droite , celui de gauche étant occupé par un Religieux & une Novice.

Le mot de *précisément* qu'elle prononça avec une espece de mystere , me fit naître des soupçons qui se trouverent légitimes. Un esprit de curiosité , non , je me trompe , un de ces pressentimens qui se trouvent justes , me fit faire le contraire de ce qui m'avoit été prescrit par l'aimable Tourriere. Je dis aimable , parce qu'elle l'étoit véritablement , & que je la trouvois digne d'un meilleur sort. Sans vanité , elle méritoit bien qu'on lui fit des sacrifices proportionnés à ses appas , mais dans un autre Temple que celui qu'elle habitoit. Bref , je monte légèrement l'escalier ; j'ouvre la porte du Parloir , elle n'étoit fermée qu'au loquet. Mais que vois-je ? une jeune Nonin , les fesses nues , appliquées contre la grille , la tête inclinée vers

la poitrine , & les mains collées sur les bras d'un fauteuil qui lui servoit de point d'appui. Dans cette attitude charmante , elle se prêtoit officieusement aux efforts d'un Moine à la fleur de son âge , & dont la corpulence & l'embonpoint annonçoient qu'il étoit très-propre aux combats amoureux. Ce zélé Disciple de Saint François, qui étoit tout action, dans l'espoir sans doute de mener les choses à bien, faisoit des efforts inconsidérés, pour trouver, malgré une attitude aussi embarrassante , quelque petite entrée au trône de l'amour ; mais nouveau Tantale, plus il cherche le moyen de se désalterer dans l'onde, moins il peut satisfaire à ses desirs brûlans.

La Victime courbée, languissant sous le couteau, attendoit avec impatience que son Sacrificateur l'immolât, lorsque je m'avisai d'interrompre le concert libidineux de ce couple infortuné. Qu'on juge de l'effet ter-

rible que dut produire en eux ma présence inattendue. Leur contenance auroit pu seule bien peindre leur confusion & leur embarras. Une espece d'inertie succéda tout à coup à leurs jeux délectables; pour un moment je les crus pétrifiés. . . . Mais profitant d'une circonstance qui pouvoit me procurer du plaisir , il me prit envie de déclarer la guerre à sa Révérence , & sans différer , je commençai les hostilités.

Allons , mon Pere , lui dis-je , du courage : Remettez-vous du trouble où vous ont jetté les écarts d'une imagination libertine. Les femmes , comme on sait n'ont de secret que sur l'article , & vous pouvez compter sur ma discrétion ; mais il s'agit de finir avec moi , ce que vous n'avez , sans doute , qu'ébauché avec cette aimable enfant , que le besoin dévore.

Pressée par la nécessité , elle lui fit signe de

Se dépêcher : il ne demandoit peut-être pas mieux : un long bang assez étroit , fut le théâtre brillant où se passa cette scène amoureuse , & que je crois être sans exemple.

Malgré la présence de la Nonin , qui auroit déconcerté tout autre , le Caffard fit des merveilles , & mes desirs furent satisfaits au-delà de toute expression.

Pourquoi n'avions-nous pas quelques momens de plus ? j'aurois engagé la Révérence , à me faire encore une seconde politesse , tant j'avois été contente & satisfaite de la première.

Si ce Porteur de froc étoit aussi expert dans la lecture de son Bréviaire , qu'il l'étoit aux ébats amoureux , assurément il savoit bien lire.

Un bruit confus de voix qui se fit en-

tendre , finit la Scene. Je m'assis vis-à-vis la grille : le Moine se plaça vis-à-vis la Religieuse ; & la jeune Pensionnaire que j'avois demandée s'étant montrée & reçu ma visite , je me retirai presque aussi contente de cette aventure comique , que du plaisir qu'elle m'avoit procuré , & dont la Porteuse de guimpe avoit été la maquignonne & la spectatrice.

F I N.



~~739 g b~~

~~746 c. 17~~

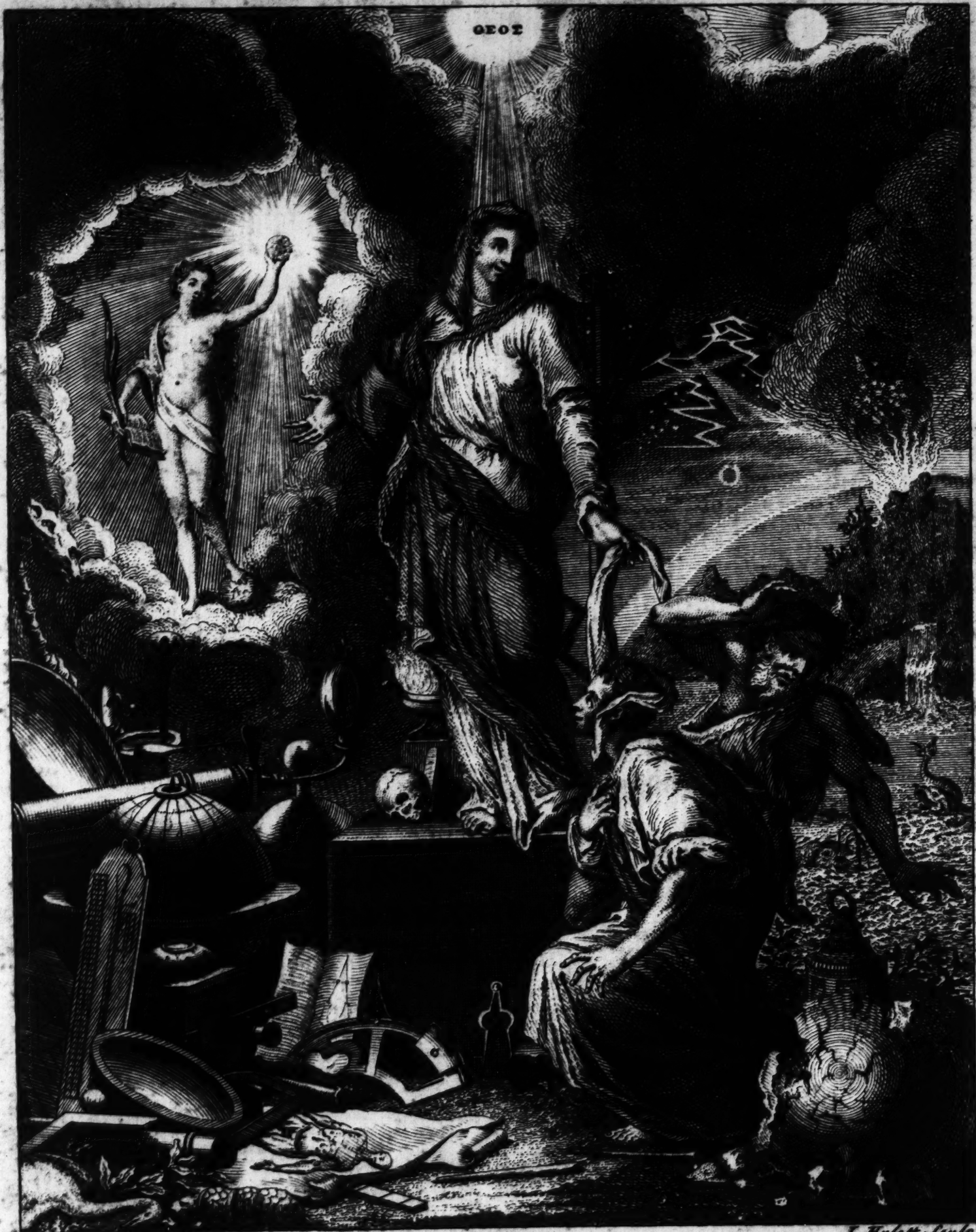
~~cc. 631~~

+

1474. cc. 19



33



J. Goeree invt et delin.

J. Bullett Sculp.

LONDON, Printed for G. Smith, in Stanchope Street Clare Market.